

SILENCE IS SEXY

LAURENT COURTENS

in L'Art Même, 5 mai 2011

S'il fallait énoncer ce qui nous a retenu dans l'œuvre d'Evelyne de Behr, ce qui nous a accroché, on parlerait d'abord de brièveté, d'économie. De cette réserve qui ouvre le champ à l'action du regard. Une courte nouvelle plutôt qu'un épais roman. Moins encore. Voici un carnet datant du 5 janvier 2009 (c'est son titre). Au cœur de chaque page, en lettres capitales tracées d'un trait maigre, un mot se recompose : SOT D'HOMME, OR Y FILS, J'OUÏS SENS, JEUX TES ME... Une féminité pensante découd le langage, ouvre les mots pour parler du désir, épeler ses instruments. Avec malice, espièglerie, concision.

Ces qualités, nous les trouvons condensées dans la sélection de dessins qui valut à Evelyne de Behr une mention au prix Médiatine cette année, de même que dans celle qui fera prochainement l'objet d'un accrochage à l'Office d'Art Contemporain (Bruxelles). Aux côtés d'un petit volume en plâtre : le moulage d'une paire de mains jointes abritant un œuf. La féminité encore, cette fois dans ses contingences matricielles et les images qu'elles tendent à projeter : l'abri, l'enclos, l'habitable, l'enveloppe. La délimitation d'une enclave en somme, son inscription dans l'espace. Délimiter, circonscrire une présence, une forme, un territoire, par l'acte de la ligne, telle est la clef de voûte du travail d'Evelyne de Behr, qu'il s'agisse de ses installations 3D ou de sa production graphique¹.

Par détours

Mais restons-en aux dessins. Simplissimes, blancs : un fin sillon, net et précis, trace sans interruption le contour d'une ou deux figures. Au crayon noir. Ça et là, une rouge insistance, ou son inversion dans le bleu. Quelques fois la densité de hachures ou la continuité d'un aplat emplissent une forme. Ailleurs, un motif a préservé l'illusionnisme de son modelé en clair-obscur. Comme pour mieux éclairer l'essentiel : la ligne claire, le pourtour, l'enveloppe. Ce qui fait une forme, ce qui fait une existence, c'est la bordure, le tracé d'une lisière sur le blanc du fond, sur la continuité d'une substance indicible.

Ce que nous sommes : des condensations closes affleurant au monde par le rempart de nos peaux. La limite est la frontière. Elle est aussi la rencontre. Elle est une zone infranchissable, elle est la zone à franchir.

Mais la peau des silhouettes d'Evelyne de Behr - statiques, figées, « fixées » - n'est pas l'écorce, pas la chair vive. C'est la peau comme principe, c'est le mot « peau », l'écriture du mot « peau » désigné par la ligne (désigner, dessiner, la racine latine est la même : designare).

D'où l'accointance rapide entre le dessin et la langue, telle que sur cette page où nous lisons le mot ENTENDRE et où nous le voyons, sur la ligne du dessus, épelé en langage des signes par une chorégraphie de mains. Ailleurs, le mot PERCEVOIR et sa traduction en écriture braille telle qu'elle existe en son état de correspondance avec l'écriture alphabétique, c'est-à-dire sans reliefs, en cercles blancs et noirs, ces derniers remplaçant les points saillants.

Convergence entre différents registres d'expression, assurément, mais encore impasse des langages, impuissance, secret. Que veut dire « entendre » pour un être atteint de surdité ? Que signifie la perception visuelle pour un aveugle ? Le silence, le blanc, le vide, nous parlent aussi d'incommunicabilité. De l'indescriptible, de l'indicible, de l'innommable. De ce qui échappe aux mots, aux gestes, aux images, à la parole.

L'or blanc

Fatale incommunicabilité, nécessaire incommunicabilité, avancée comme un salutaire contretemps aux illusions narcotiques de la « surcommunication ». C'est là qu'Evelyne de Behr fixe ses motifs, c'est là qu'elle pointe sa focale : sur le web, dans la masse d'images « artificielles, virtuelles, indifférenciées, véhiculées en flots sur nos territoires numériques et physiques pour atteindre, par intrusion, nos territoires intérieurs »². « Usées par la répétition de l'hyper-médiatisation, précise encore l'artiste, ou niées par nos censures internes », les images retenues ont frappé par leur « invisibilité »³.

Elles sont vides, creuses. Pour les emplir, leur espérer un sens, Evelyne de Behr les a arrêtées, incarnées sur la feuille. Et elle les a évidées, détournées. Pour les arracher au vide de la saturation, elle en a fait de vierges réceptacles ouverts au regard et à la pensée. Au jeu des associations également. C'est alors que les formes s'ouvrent, c'est alors que l'enveloppe peut rêver d'être franchie. Quand les figures s'associent, se juxtaposent, s'interpénètrent. Quand il y a pénétration...

Cette voie de détournement à portée intime d'images médiatiques n'est pas sans rappeler les démarches appropriationnistes d'artistes femmes telles Jenny Holzer, Barbara Krüger ou Cindy Sherman, qui refusèrent les travaux pour dames au profit d'une analyse de l'image et du langage. Avec ici cette singulière réserve, cette chaude inexpressivité qui nous parle « avec la glaciale inéloquence de la vérité »⁴.

Laurent Courtens

¹ Pour un aperçu global de la production d'Evelyne de Behr voir <http://www.evelynedebehr.com/>

² Evelyne de Behr, sur <http://www.evelynedebehr.com>

³ Ibidem

⁴ Norge, « Galène », in *Plusieurs malentendus*, Éditions du Disque Vert, Bruxelles, 1926. *Œuvres poétiques. 1923-1973*, Seghers, Paris, 1978, pp. 29-30